

# LÉO FERRÉ chante Verlaine et Rimbaud

**D**'UNE traversée, sud-nord, du Causse de Gramat, par les villages semi-abandonnés réduits à leurs os, les châteaux hagards dans leurs haillons de ruines, les brusques coins verts où le châtaignier cause avec le puits sans clients, l'on arrive à l'anneau de forêt où, depuis un an, Léo et Madeleine Ferré entretiennent le feu d'une haute solitude — d'une solitude éso-terique qui a récemment inspiré à M. Yvan Audouard, dans « le Canard enchaîné », de ces commentaires, légers comme la grosse soupe, ou le philistin professionnel se dé-teste comme il peut de sa haine nationale, si j'ose dire, à l'égard de la poésie. C'est qu'en vérité on est si loin du fofrail parisien, dans ce château blanc entre Comman-derie du Temple et Château d'Argol, où l'on arrive en vi-siteurs du soir. Mais d'autres visiteurs nous ont déjà précédés, des visiteurs célèbres, presque trop célèbres, eu égard au silence gêné que, d'un ac-cord tacite, on jette sur le scandale physique et spirituel du couple qu'ils furent. Oui, ainsi qu'écrivit Léo Ferré dans la préface à cet album Ver-laine-Rimbaud, « ils sont maudits, Rimbe et Lélian, in-déclinables, invariables, seuls ».

C'est pourquoi ces deux trente-trois tours où Léo Ferré a mis en musique et chanté des poèmes parmi les plus dif-ficiles — *les Chercheuses de pour* — et les plus osés — *Pensionnaires* — de Rimbaud et Verlaine, ce sont là « den-rées hautement spirituelles et d'une si singulière matière ».

L'aventure était périlleuse à courir, ne serait-ce que du point de vue de ce Paris où Léo Ferré n'a fait, depuis presque deux ans, qu'une ap-parition d'un soir — au Vieux-Colombier — et où le best-seller a été « la Mamma ». Passons. On ne voit pas qui, sauf Ferré, aurait osé cela ; et qui, d'ailleurs, l'aurait pu. Je ne parle pas seulement de précédents musicaux illustres, telles les versions données par Debussy et Fauré de *Green et Clair de lune* ; admirable tra-vail de musiciens, mais sou-cieux d'abord de leurs musi-ques, alors qu'ici les musiques ont été faites du point de vue d'un poète interprétant deux autres poètes, et avec sa voix physique. Disons seulement, de cette voix, qu'elle pourrait don-ner à réfléchir à un chanteur aussi parfait que l'excellent Gérard Souzay.

On s'aperçoit alors que la « diction » du poème chanté n'est pas seulement affaire d'articulation, mais qu'au-delà, et les problèmes techni-ques indispensables récolus, il faut sans doute avoir vécu et revécu quelque chose du « sor-dide somptueux » tant que de l'extatique pur qui font l'uni-té du choix proposé par Ferré. A cet égard, les Rimbaud sont parmi les réussites les plus stupéfiantes, si l'on songe à la presque impossibilité du prop-os : comment dire, par exem-ple (*les Poètes de sept ans*) : « la fraîcheur des latrines... » et « ... il lui mordait les fesses car elle ne portait jamais de pantalons » et (*les Chercheuses de pour*) : ... « sous leurs on-

gles rouaux la mort des petits poux ».

Résultat bouleversant, c'est que les deux poèmes ont été « cherchés » d'abord directe-ment de la voix, et des mains, sur le piano. Evidemment, il faut être en outre musicien, et pas seulement « parolier-mé-lodiste », pour dire de même, encore, *les Assis*. Même accomplissement dans : « L'étoile a pleuré rose » « creux de tes oreilles... », var un somptueux fond baroque de voix de femmes, et dans la monodie flexible et transpa-rente qui prête son corps à la *Chanson de la plus haute tour*.

Pour Verlaine, Léo Ferré s'est attaqué au rare et au difficile, et d'abord en se met-tant au cœur du contexte moral le moins admis. Ainsi dans *Ame, te souvient-il* et *Je te vois encore*, du cycle Lucien Létiinois ; et surtout dans *Pen-sionnaires*, extrait du recueil *les Amies* qui, avant de faire partie de *Parallèlement*, fut édité en 1867 par Poulet-

Malassis et condamné en 1868 par le tribunal correctionnel de Lille en même temps que *les Epaves* de Baudelaire. Comme on se retrouve, n'est-ce pas ?

Le rare, ce serait l'Art poé-tique — ou l'on savoure l'ali-énation aux « torts de la rime » — et *Clair de lune* et *Green* qui tiennent leur rang à côté de Debussy et de Fauré. Et murmurons, pour terminer, la légère valse de la *Chanson bien douce*.

Tel est le monument solit-aire. Mais que d'échos, élevés en ces deux disques, au « cou-ple tragique et non reconnu par les lois de la nature ni celles de la société ». Et pas de geste béatissime : « maudits soient-ils », conclut superbe-ment la préface de Léo Ferré ; car, « ils étaient les sordide somptueux que l'on écoute aux portes closes ; ils étaient les parents d'un certain chic des Lettres. Ils ne le savaient pas ; aujourd'hui, Genêt le sait ». Différence, comme on dit.

Charles ESTIENNE

*Les Lettres françaises n° 1056, 26 nov - 2 déc 64*